

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) - les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

**ABONNEMENT :**  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## FIN D'ANNÉE

Je découvris sur le sable les traces d'un pied nu.  
Robinson CRUSOE.

Et d'abord qu'on nous permette, puisque "L'Étudiant" paraît aujourd'hui pour la dernière fois, de remercier ceux qui ont bien voulu collaborer à notre humble journal par leurs écrits ou par leurs bonnes paroles et leurs encouragements. Notre gratitude est d'autant plus vive pour ceux-là qui ont contribué de quelque façon au succès de notre oeuvre, que la tâche que nous avons entreprise était difficile et que nous la terminons avec fierté. "L'Étudiant" a été fondé—nous l'avons déjà dit et nous le répétons— afin de permettre aux étudiants de s'affirmer d'une façon intelligente; pour les unir, les grouper; afin de mettre un peu d'idéal, de colorique intellectuel dans leur vie...

Nous n'avons jamais cessé de leur prêcher l'union et la bonne entente. Bien plus, nous avons toujours protesté contre les injustices qui nous étaient faites; nous avons réclamé des réformes dans l'enseignement universitaire; nous avons revendiqué avec énergie nos droits, et notre voix a été entendue.

Après avoir vu l'accomplissement du premier article de notre programme qui était la fédération des facultés de Laval, nous avons tenté de mettre en relations plus intimes maîtres et élèves. Pour cela, nous avons accordé une grande publicité aux conférences données à l'Université par nos professeurs. — en particulier à celles dues à l'initiative louable des cercles Laval et Pasteur. Nous avons, en plus, atteint ce but, en nous assurant la collaboration précieuse de certains de nos maîtres les plus estimés. Tous nos lecteurs se rappellent les admirables articles des docteurs Marien, Lesage et Fortier; les réponses à notre enquête que nous ont fait parvenir MM. Montpetit et Perrault. Ce furent pour nous autant de témoignages de sympathie que nous avons grandement appréciés.

Après avoir préconisé la formation d'une association des anciens élèves pour venir en aide aux élèves actuels, nous avons voulu intéresser à nous les anciens, en faisant dans notre journal la place large aux articles qu'ils ont bien voulu nous adresser.

Enfin, nous avons voulu opérer un révol salutaire chez les étudiants comme chez les professeurs et nous y avons réussi. Des associations de toutes sortes ont été formées cette année et nous avons vu avec plaisir plusieurs de nos professeurs les patronner et les encourager. Les soirées données par nos deux cercles uni-

versitaires avec le concours de MM. Montpetit, Perrault et du docteur Lesage ont été en vogue; celle de la ligue antialcoolique sous la présidence de l'hon. juge Lafontaine, avec le docteur Dubé comme conférencier, a obtenu un réel succès; notre orchestre universitaire s'est mis maintes fois en évidence et notre association sportive sous la direction du docteur Bélanger nous a fait grandement honneur...

Nous ne voulons, en aucune façon, nous attribuer, à nous seuls, le succès de toutes ces entreprises, mais on nous rendra ce témoignage que nous en avons souvent fois suggéré l'idée, et que nous les avons favorisées toujours...

Enfin, la tenue littéraire de notre journal a été soignée autant que possible. Qu'on ne se fasse pas d'illusions; ce n'était pas chose aussi facile que le croient messieurs les gens graves que de remplir chaque semaine quatre ou six pages de prose et de mener à bonne fin la campagne que nous avions entreprise, lorsque les examens étaient là qui nous guettaient; c'était un peu comme "dormir sur un canon chargé".

Nous avons conscience cependant d'avoir contribué en autant qu'il était en notre pouvoir de le faire, au reveil des énergies endormies, à l'amélioration présente et future de notre situation à l'Université.

Il nous est peut-être arrivé de parler avec violence, de protester d'une façon trop véhémement et de dire notre pensée sur différentes questions avec une ardeur trop vive; qu'on pardonne cette fougue impétueuse à notre jeunesse en se souvenant que nous avons toujours agi avec sincérité, avec bonne foi et avec courtoisie.

Nous n'avons rien à retirer de ce que nous avons écrit, parce que nous avons toujours dit la vérité et rien que la vérité.

Nous croyons fermement que le travail que nous avons accompli cette année aura des résultats heureux pour maîtres et élèves; que les idées de justice que nous avons répandues germeront, qu'elles contribueront à donner aux étudiants une personnalité fière et résolue, à eux peupre, et à nos professeurs la conscience de leurs devoirs envers nous... Et si nous jetons, à la fin de cette année, un regard en arrière, nous constatons avec orgueil que nous avons imprimé dans le monde universitaire une trace profonde, créé un courant d'opinions fortement accentué, et qui aura des suites bienfaisantes pour la classe universitaire.

A l'année prochaine.  
Jacques HERMIL.

## LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuit d'hiver  
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bien heureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui malgré la vieillesse, alerte et bien portante,  
Jette fidèlement un cri religieux  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente.

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que la voix affaiblie

Semble le râle épars d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,  
Et qui meurt sans bouger, dans d'immenses efforts!

BEAUDELAIRE.

d'accorder plus d'importance à l'économie politique?

Me DeMartigny, avocat de Saint-Jérôme, a présenté à la même réunion une proposition demandant la nomination d'une commission chargée de voir à ce que la rédaction des rapports judiciaires soit plus efficace. Cette motion, secondée par Me G. Desaulniers, a été adoptée. Les juges en chef et le bâtonnier, qui sera nommé le premier mai prochain, feront partie de cette commission qui devra faire rapport d'ici six mois. Le conseil a aussi réglé quelques affaires de routine.

Assistaient à la réunion, le bâtonnier J. Martin, C.R., le syndic du Barreau, G. Desaulniers, C.R., F. de Sales Bastien, C.R., Me Martineau, secrétaire du conseil du Barreau de la province de Québec, Me Flynn, C.R., professeur à l'Université Laval, et M. DeMartigny, C.R., de Saint-Jérôme.

Les différents Barreaux de la province étaient aussi représentés.

## TOUJOURS LE MÊME...

Nous ne pouvons malheureusement pas remercier Monsieur Fournier de l'appui qu'il nous a donné dans le dernier numéro de son journal, pour la raison bien simple que Monsieur Fournier ne comprend pas la discussion comme nous.

Il n'a vu que deux choses dans les réponses à notre enquête, deux choses qui, pour lui, priment toutes les autres: a) de la matière pour remplir la première page de son journal à la façon dont il remplit les trois autres, — par le jeu des ciseaux; b) l'occasion de faire l'apologie de Monsieur Asselin, son bienfaiteur et ami...

Comme nous n'avons voulu qu'une lutte d'idées et que Monsieur Fournier semble vouloir faire une lutte de personnalités, nous le prions de ne pas nous donner un concours plutôt nuisible, de se considérer comme importun et de prendre conseil auprès de gens compétents avant de dire quoi que ce soit.

LA DIRECTION.

## PENDANT LES VACANCES

Nous avons tout d'abord eu l'intention d'organiser pendant les vacances, une série de déjeuners auxquels nous nous serions tous rencontrés, professeurs et élèves. C'eût été copier ni plus ni moins l'organisation des "Soupers du Devoir". C'eût été surtout lui nuire, en diminuant la vogue. Ne voulant faire aucun tort à notre confrère, nous nous contentons de re-

mercier ceux qui nous auraient encouragés.

Ceci ne veut pas dire, cependant que nous n'attendons plus rien d'eux. Loin de là, nous voulons leur demander deux choses très faciles dont tout le monde profitera.

La première chose que nous leur demandons, c'est tout simplement de faire un peu de propagande en faveur de notre journal.

La deuxième, c'est d'intéresser les anciens élèves à tout ce qui s'est fait chez nous, cette année, de leur conter tout ce qui s'est passé et, surtout, de leur dire qu'ils seront convoqués à une grande assemblée, pendant les vacances.

Notre but, en demandant pareille chose à nos lecteurs, est de faciliter la tâche à Monsieur Monet dans l'exécution de son programme. Nous voulons tous avoir une association des anciens élèves et c'est pour former cette association que Monsieur Monet demande notre concours.

A l'an prochain!

LA DIRECTION.

## UNE ÉMEUTE

PROLOGUE

Il y eut des cris, des protestations, des invectives; il y eut de l'hostilité, des craintes, de l'effarement; il y eut le tumulte des assaillants! Il y eut même du sang... le sang-froid des assaillants!

LA SCÈNE :—

Le couloir ténébreux et empesté de la Maison des Étudiants; les bureaux ensoleillés de notre journal.

L'HEURE :—

Cinq heures de l'après-midi; non pas l'heure où le soleil s'éloigne et se couche enveloppé de gazes purpurines, mais bien deux heures plus tôt; l'heure où, le jour du dernier national, les jolies quêtes font un dernier effort pour attendrir ceux qui passent.

LE JOUR :—

Vendredi de la semaine dernière, jour de la publication de notre journal, jour où les étudiants se mortifient en leur corps et se livrent à des orgies indicibles en leur intelligence.

LES PERSONNAGES :—

D'une part, les lecteurs de l'"Étudiant", fils mineurs de l'Art et de la Beauté; de l'autre, les éditeurs du même journal, frères des précédents.

LA CAUSE DE L'ÉMEUTE :—

Le retard apporté à la mise en vente du dernier numéro de l'"Étudiant", vingt-deuxième rejeton de la Société de Publi-

(Suite à la 2ème page)

## LE COURS DE DROIT

PAR DEUX VOIX DE MAJORITE SEULEMENT LE CONSEIL DU BARREAU DE QUÉBEC DÉCIDE DE NE PAS PORTER À QUATRE ANS L'ÉTUDE DU DROIT.

LES RAPPORTS JUDICIAIRES

Peu s'en est fallu à l'assemblée du conseil général du Barreau de la province de Québec, tenue hier, que les cours de droit, un stage d'un an dans un étudiant portés à quatre ans. Cette proposition, présentée par Me Gonzalve Desaulniers, C.R., et secondée par Me Perreault, C.R., a été défaite par une majorité de deux voix.

En présentant cette motion, Me Desaulniers voulait que les étudiants eussent

trois ans d'études légales et théoriques plus intensives, l'augmentation des cours de droit un stage d'un an dans une étude quelconque, aussitôt que l'étudiant aurait été admis à la pratique. Durant cette période, le jeune avocat aurait fréquenté tous les tribunaux civils et criminels afin d'acquérir plus d'expérience. Me Flynn, C.R., ancien premier ministre de la province de Québec et professeur depuis 32 ans à l'Université Laval de Québec, était l'un des plus ardents défenseurs de cette proposition qui, comme nous l'avons déjà dit, a été défaite par deux voix de majorité.

Bien que nous ayons ardemment désiré cette réforme, nous nous consolons facilement de ce qu'elle n'ait pas été adoptée, si le conseil général du Barreau de la province de Québec avait réglementé d'une façon plus pratique le nombre des cours qui nous sont donnés sur les différentes matières au programme de nos écoles de droit. N'est-il pas, par exemple, évident que l'on ne nous donne pas assez de cours sur la procédure civile? Ne serait-il pas grand temps

# L'ACTION FRANÇAISE

Nous publions ci-dessous un résumé de la première partie d'une conférence faite par M. Ls. D. Durand, étudiant en Droit, à la Faculté des Arts, le 7 avril dernier, sur le Mouvement Royaliste en France. L'espace nous fait malheureusement défaut pour publier la seconde partie, toute de théorie.

"La France, depuis le changement politique qui s'est opéré chez elle en 1789 par la Révolution, a passé par une suite ininterrompue d'expériences dont les résultats annoncés d'avance par des penseurs comme de Bonald et de Maistre, des génies comme Balzac et des littérateurs comme Ernest Renan, constituent un bilan des plus pénibles à parcourir; anarchie à l'intérieur et sous toutes ses formes; destruction de la famille, des traditions religieuses, nationales, civiles et militaires; faiblesse désespérante au dehors, diminution de l'influence française dans le monde, bref, c'est un désastre gigantesque et l'on en est à se demander de par l'univers ce qu'il adviendra de la France.

Comme bien vous le pensez, puisque le monde entier s'inquiète de ce qui se passe là-bas, les Français, nos cousins, se sont employés de longtemps à trouver le remède aux maux dont souffre leur patrie et c'est avec une anxiété légitime que les philosophes et les politiques ont étudié l'angoissant et le pressant problème d'une Renaissance française qui de jour en jour devient de plus en plus nécessaire.

Ils sont donc à la recherche de l'arche dont parlait un jour Deroulède, de l'autorité. Les systèmes de reconstruction nationale sont en très grand nombre. Avec votre permission, mesdames et messieurs, et dans la mesure de mes faibles connaissances, nous étudierons le système prôné par les royalistes, tout d'abord en examinant rapidement les origines du mouvement royaliste actuel, et ensuite en scrutant avec plus d'attention les raisons qu'ils apportent contre le régime actuel au soutien de leur thèse.

Il y a quelques années j'avais la bonne fortune de me procurer un livre qui m'ouvrit des horizons insoupçonnés sur un des plus grands mouvements de la pensée française moderne: la restauration de la France par la Monarchie, que, comme beaucoup d'autres, je croyais morte et enterrée à jamais.

Je trouvais dans ce volume, intitulé "Enquête sur la Monarchie" quelques-uns des plus grands noms de la France contemporaine, et, chose remarquable à plus d'un titre, presque tous, radicaux, catholiques, républicains modérés, anarchistes, libéraux ou socialistes ne voyaient pas la possibilité de la restauration de l'ancienne monarchie française, alors qu'aujourd'hui, après quatorze ans, la grande majorité de ces mêmes hommes sont devenus les plus fervents des royalistes.

L'origine de ce mouvement et l'histoire de cette évolution sont des plus curieuses.

En 1898, la France était en proie à l'agitation causée par l'affaire Dreyfus, et, pour résister à l'action dissolvante qu'exerçaient sur la nation française les prétendus intellectuels qui se battaient pour le traître, Henri Vaugois, professeur de philosophie au lycée Coulonniers, fonda le Comité d'Action Française, duquel naquit la Ligue de la Patrie Française qui recueillit des milliers et des milliers d'adhérents.

Vaugois était républicain, se joignirent à lui, dans la Ligue, François Coppée, bonapartiste; Maurice Barrès, plébiscitaire, comme Déroulède; Jules Lemaitre, républicain modéré; Alfred Giard, socialiste athée; Albert de Mun, catholique; le comte d'Haussonville, monarchiste parlementaire; M. de Mahy, vieux libéral parlementaire et d'autres.

Comme on le voit la diversité des opinions était grande et une telle ligue ne pouvait arriver à quoi que ce soit de précis, justement à cause du peu d'entente qu'il y avait entre ses membres sur les moyens essentiels au salut de la France. Aussi, la Ligue péritina sur place et fit porter ses efforts sur des batailles électorales stériles, ainsi que le nota plus tard M. Lemaitre.

Vaugois, esprit logique par excellence, vit l'inutilité de cette ligue et reconstitua son Comité d'Action Française dont la présidence fut confiée à M. de Mahy. De tous les membres de ce comité, un seul était

royaliste: Maurras, l'auteur de l'Enquête; Lucien Moreau était radical; Léon de Montesquiou, républicain; Louis Dim'er, catholique pratiquant et militant "croyait à la possibilité d'organiser la république pour la rendre habitable", comme beaucoup d'autres.

Tous étaient nationalistes d'instinct; pour arriver à dégager des idées directrices de ce mouvement généreux provoqué chez les patriotes par les ruines qu'accumulaient l'Affaire et ses suites, le comité fonda un bulletin bi-mensuel: "La Revue d'Action Française", dans lequel on se proposait d'étudier les différentes solutions politiques qui s'offraient à l'attention de ceux que préoccupait l'avenir de leur pays.

A ceux qui leur disaient: Il n'y a de salut pour la France que dans la conservation de la République, ils répondaient: "Prenons comme principe: le salut de la France prime tout; vérifions ensuite l'hypothèse République".

C'était parler logiquement. Ne craignant pas d'aller jusqu'au bout de leur pensée, désireux de ne rien avancer dans cette étude de philosophie politique qui ne fût solidement étayé sur la raison, Vaugois disait: "Nous avons deux devoirs, l'un immédiat, réalisable dans ces pages de l'Action Française, discerner impitoyablement ce qui est censé de ce qui ne l'est pas, distinguer le possible de l'absurde; l'autre, préparer et remuer ce terrain d'où peut germer l'action salutaire".

Ce républicain de vieille souche, mais si sincère dans la recherche du remède qui arracherait son pays à l'anarchie ou il était plongé, eut le courage moral, plus beau que le courage physique, d'écrire, à une époque où l'on considérait la République comme une institution sacro-sainte: "Nous sommes républicains, mais si la République nous paraît être un obstacle au développement, à la grandeur, à l'intégrité de la patrie, nous renoncerons à la République".

A peu près dans le même temps que paraissaient ces lignes, Charles Maurras, le seul royaliste du groupe d'Action Française, de retour d'un voyage à Bruxelles où résidait le prétendant Philippe VIII, descendant des Capets, que la République a exilé aux noms de l'égalité, de la fraternité et de la liberté, dit-on, Maurras, dit-il, commençait dans la Gazette de France, la publication de sa fameuse Enquête sur la Monarchie et des réponses qu'il faisait à chaque objection.

Ce livre extraordinaire de logique implacable fournit une direction à tous les égaux d'Action Française. Ils sentaient, eux qui n'étaient pas encore monarchistes, que dans ce livre merveilleux, basé sur la froide raison, se trouvait une discipline qui dans l'application pourrait être donnée à la France la paix dont elle a besoin à l'intérieur, et dans ses relations avec les nations étrangères, le rôle prépondérant qu'il est naturel qu'elle joue dans le monde. Le 7 février 1901, au deuxième dîner de l'Action Française, où se trouve réunie l'élite des patriotes nationalistes, si l'évolution n'est pas complète et si l'on reste encore hésitant devant l'abandon de tout ce qu'on a cru dans sa jeunesse, on n'en est pas moins fortement ébranlé, et un penseur comme Maurice Barrès, parlant de l'Enquête sur la Monarchie, ne craignait pas de dire: "Je voudrais que tous les hommes d'étude pussent lire le livre de Maurras. Je ne suis pas monarchiste, mais je trouve qu'il est impossible de concevoir un livre de littérature politique où l'on trouve plus de satisfaction pour le raisonnement et la haute culture. Voilà qui justifie votre prétention d'instituer un laboratoire politique".

Le 15 juin de la même année, après toutes les angoisses que l'on devine dans cette lutte d'idées contre des sentiments, à la recherche d'une vérité politique, car en ce domaine comme en tout autre il ne peut exister deux vérités contradictoires qui soient vraies toutes les deux, Henri Vaugois, au troisième dîner de l'Action Française, fait sa profession de foi monarchique: "Je ne dois pas dissimuler, dit-il, qu'en ce qui me concerne personnellement, j'ai envisagé et j'envisage chaque jour avec plus de confiance, de satisfaction d'esprit, l'hypothèse d'un ordre français qui serait tout simplement l'ancien, l'ordre monarchique. Je l'étudie depuis deux ans dans

les travaux incomparables de solidité et de clarté de mon ami Maurras. La construction est admirable; l'ordre en France, maintenu par une monarchie française, c'est-à-dire une famille dont l'intérêt, par sa position même au centre du pays, à travers des années et à travers des siècles, ne fait qu'un avec l'intérêt national".

Et voilà, aussi brièvement que possible l'histoire de l'évolution de Vaugois républicain à Vaugois monarchiste.

C'est l'évolution de presque tous ceux qui ne croyaient pas à la Monarchie, lors de l'Enquête, en 1900, et qui aujourd'hui, heureux d'avoir été vaincus par Charles Maurras, dans ce combat pour des idées saines et vraies contre les nuées révolutionnaires et romantiques, donnent avec lui tout leur talent, toute leur énergie à la cause de l'avènement de Philippe VIII sur le trône de France.

C'est celle de Jules Lemaitre, l'illustre académicien, qui de républicain est devenu royaliste; c'est celle du maître incontesté de la littérature française Paul Bourget qui parti d'aussi loin s'est rencontré avec Lemaitre au même tournant de la route; c'est celle de Flourens, ancien ministre des Affaires Etrangères dans un cabinet républicain, qui consacre aujourd'hui sa plume à la diffusion de l'idée royaliste; c'est celle du général Mercier, ancien ministre de la Guerre qui donne l'autorité de son grand nom à la cause de la royauté; c'est celle du général Bonnal qui lui aussi s'est rallié à la Monarchie et qui apporte à ses nouveaux compagnons d'armes l'exemple d'une vie toute de loyauté et de dévouement à sa patrie, bref c'est celle de milliers d'enthousiastes partisans, marquis ou ouvriers, universitaires, collégiens, militaires ou employés modestes, et même fonctionnaires de la République, car on ne doit pas oublier que feu M. Bertillon, qui n'y a que quelques semaines encore, était à la tête d'un des plus importants services de l'Etat, était aussi un ardent royaliste.

Le premier congrès d'Action Française eut lieu en 1907 et se terminait par un banquet auquel assistaient cent cinquante convives; l'an dernier, le sixième congrès se clôturait par une grande manifestation publique à la salle Wagram et huit mille Parisiens de toutes les classes sociales, rebout, têtes nues, acclamaient en République, à deux pas du palais présidentiel et de la préfecture de police, impuissante, le nom de Philippe VIII d'Orléans, roi des Français. Ce simple rapprochement vous indique d'un trait le chemin parcouru par les idées royalistes dans le cœur du peuple.

C'est donc en juillet 1899 que fut fondée l'Action Française par sept ou huit Français dirigés par Maurras, le seul qui savait exactement où il allait, qui savait que la petite revue bi-mensuelle que l'on jetterait dans Paris heurterait par ses théories les préjugés républicains de l'immense majorité, et cependant aujourd'hui, après quelques années de labeur, cette phalange de constructeurs ou plutôt de renovateurs qui ont gagné à leurs idées tant et tant d'intelligences, ont fondé à Paris un Institut d'Enseignement Supérieur contre-révolutionnaire où professent Paul Bourget, Léon Daudet, Dom Besse, moine bénédictin; ont inondé la France de millions de tracts, de revue, de journaux, de livres et réussi à former un courant d'opinion tellement formidable que si le juif Joseph Reinach pouvait dire il y a dix ans, aux républicains effarés, en parlant de Philippe d'Orléans: "Je vous dis qu'il y a là quelqu'un", on a pu voir récemment Marcel Sembat, chef des socialistes unifiés, interpellé les parlementaires en ces termes: "Vous prétendez être des patriotes, vous voulez une France forte, capable de se défendre contre l'ennemi du dehors, ayant une armée solidement organisée et une puissante marine, alors ayez donc le courage d'être logiques. Ecoutez Charles Maurras, c'est lui qui est dans le vrai: Faites un Roi".

× × ×

Pour ceux que la question pourrait intéresser, nous donnons ici une courte liste d'ouvrages qu'il aurait profit à consulter et qu'ils trouveront chez Déom, à la librairie Saint-Louis ou à la librairie Notre-Dame, chez Bertrand-Foucher: "Kiel et Tanger, la République devant l'Europe", Charles Maurras; "La politique religieuse", Ch. M.; "La Religion catholique et l'Action Française", Ch. M.; "L'Avant-Guerre", Léon Daudet; "Fautômes et Vivants" (souvenirs) Léon Daudet.

# UNE ÉMEUTE

(Suite de la 1ère page)

ation Laval, laquelle Société aura beaucoup mérité de la patrie du journalisme pour lui avoir donné vingt-trois fils en neuf mois.

LES FAITS:—

3 heures p.m.—Le propriétaire du Ritz-Gagnon vient à nos bureaux nous avertir qu'on réclame l'"Etudiant". Au même instant, notre Directeur reçoit un message qui lui annonce l'impossibilité d'avoir notre journal avant cinq heures. Scène... Engueulade... Recherche des coupables...

3 heures 30 p.m.—Arrivée du Rédacteur en Chef, Monsieur Parent. Le Directeur, Monsieur Marin, lui tombe dessus, Monsieur Parent se déclare responsable de ce qui arrive. Consternation générale...

4 heures p.m.—La foule se masse devant nos bureaux. Monsieur Monet, président général des étudiants, demande un peu de patience aux mécontents. Récrimination, éparses... Accalmie...

4 heures 15 p.m.—La foule devient houleuse. Les mécontents lèvent de nouveau la voix. Efforts réitérés de Monsieur Monet pour obtenir l'apaisement général. Monsieur Monet et ses efforts manquent d'efficacité. Cris plus fournis de la foule: "L'Etudiant, l'Etudiant! Tyrans, blagueurs! Où est le Directeur? Il a peur de se montrer! Il se paie notre tête!"

4 heures 30 p.m.—Le directeur se montre. La foule le hue. Le Directeur reste froid.

DISCOURS DU DIRECTEUR:—

Messieurs, (interruptions), Messieurs, (nouvelles interruptions), Messieurs. La voix du peuple est aussi forte que ses passions, mais moins forte que la voix d'un homme sincère. (La foule: c'est faux! Tu poses!) La voix d'un homme sincère est forte, mais moins forte que ses droits, messieurs. (La foule: "pas vrai! Tu n'es pas sincère". Monsieur Monet: "S'il vous plaît, messieurs... si l'on peut!") Et si je viens à vous, nobles confrères, c'est pour défendre mes droits, me disculper et distribuer les responsabilités. (Silence de tombeaux). Les premiers coupables, c'est vous, messieurs, (clameur indignée mais brève) vous qui négligez de nous aider, de collaborer à notre oeuvre, vous qui nous laissez tout l'ouvrage et toute la peine. (La foule: "Cancre! Paresseux! Vous ne faites rien!")

Mais le grand coupable, messieurs, ce n'est pas vous. (Très bien! Très bien!) Le grand coupable, c'est l'homme qui vous trahit quand vous lui donnez votre confiance! Et Monsieur Parent vous a trahi! Monsieur Parent s'est laissé détourner de son devoir par l'amour d'une femme, d'une nouvelle Dalilah. Je ne sais si je devrais vous dire ces choses, messieurs. (La foule: "Continue! Parle!") Monsieur Parent s'est laissé enlever les épreuves de notre journal! Et cela par une femme qui comptait peut-être, dans l'ombre, la destruction de notre oeuvre. (La foule: "A bas, Parent! Honte! Honte! Où est-il qu'on le voie?") Messieurs! (La foule: "Parent, nous voulons Parent!").

5 heures p.m.—Le Directeur rentre dans son bureau, harassé, exténué, irrité contre la foule qui ne veut pas l'entendre. Au dehors, les lecteurs de l'"Etudiant" réclament Parent, demandant sa tête. Parent ne s'énerve pas. Il est sombre et pensif. Il se rappelle avoir lu quelque part un conte de Pierre Louys. Et ce conte, c'est l'histoire du peintre Parrhasios!

Parrhasios n'a pas craint d'enchaîner un homme libre et de le torturer à mort afin d'avoir un modèle plus suggestif pour peindre "le Prométhée" qu'il destine au Parthénon. Mais le peuple athénien l'a su et le peuple va venger Nicostrate. Voilà qu'il cerne déjà la maison du criminel. Il n'y a bientôt plus qu'un hurlement pour demander la punition de l'assassin. Impassible, Parrhasios se montre à la foule, le front ceint de la bandelette sacrée. Les cris redoublent sans l'émouvoir. Alors, levant devant lui le panneau qu'il vient de peindre, Parrhasios s'efface et l'"Oeuvre" apparaît à la place de l'homme". A la vue du tableau, le peuple ne peut plus qu'admirer. Une longue acclamation de gloire remplace les cris de haine et la foule se disperse, vaincue par la Beauté.

5 heures 15 p. m.—Parent, toujours pen-

(Suite à la 3ème page)

# UNE ÉMEUTE

(Suite de la 2ème page)

sif, revoit tous les détails de cette histoire. Un silence oppressant emplît nos bureaux, pendant qu'au dehors nos lecteurs exaspérés vocifèrent et piétinent. Les esprits tendus, de part et d'autre, cherchent une solution, veulent régler cette affaire.

Et Parent songe toujours!

Solennel—ô joie! ô miracle!—Parent tressaille et sursaute. Il n'en peut croire ses yeux! Ça n'est pas possible! C'est un rêve! Mais non, il n'y a rien que de très réel... C'est bien ça, c'est le journal qui arrive! Il n'y a pas de doute possible: c'est

la livrée des commissionnaires de l'"Etudiant"!

Parent a déjà saisi un exemplaire du numéro si désiré. Déjà, il court pour affronter la foule qui le réclame. A sa vue, la masse devient plus haineuse et gronde avec plus de force. Enfin, voilà le coupable!... Mais tout s'est tu!... Parent a levé devant lui son journal et l'"Oeuvre" est apparue à la place de l'"Homme".

Une immense acclamation de joie s'élève dans l'Université et la foule s'en va, se rue sur le Ritz à l'achat du journal qui va la satisfaire.

Il sera beaucoup pardonné à la foule parce qu'elle nous a beaucoup aimés!

29 avril 1914.

MARC.

# ANATOLE FRANCE

... nous extrayons ces quelques pages — concernant l'oeuvre d'Anatole France en général — de l'explication d'un passage du *« Livre de mon ami »* faite par M. Lehmann Dési aux Cours du Lundi de la Faculté des Arts.

C'est très difficile de fixer en quelques lignes la physionomie de M. A. France. Non seulement il est "très personnel" et ce qu'il est, mais encore et par excellence un personnage onduoyant et multiple. D'un livre à un autre, il change, il se modifie. Vous croyez le saisir, il se dérobe, il vous glisse entre les mains avec une élégante cabriole. On a dit avec raison que son âme était le bazar du dilettantisme, le pêle-mêle de la fantaisie la plus accueillante, la plus capricieuse, la plus perverse. Perverse? Sans doute. Mais d'une manière charmante, parce qu'en des phrases douces et légères, dans une langue précise, claire et sobre, il vilipende les choses les plus vénérables, avec l'ironie d'un Voltaire et parfois la truculence d'un Rabelais.

Il n'est pas moins embarrassant de passer un ouvrage de M. France à la "machine à battre" dans laquelle les moissonneurs d'idées mettent les javelles littéraires pour en "séparer le grain de la balle".

Car c'est faire subir à M. France une injure dont lui-même n'a jamais voulu se rendre coupable envers autrui.

La critique de la "Vie littéraire" s'est toujours refusé à analyser les oeuvres dont il parle, sous prétexte que "c'est trop difficile, que c'est dommageable à l'auteur dont le mérite disparaît dans une décomposition de ce genre, que c'est enfin inesthétique." Ce mépris pour la construction ne semble possible que chez un homme qui n'a point pour son compte le don de construire — ou qui s'est toujours obstiné à ne point vouloir "enfermer sa pensée dans l'étude d'un sujet étroit et rigoureusement limité". Cette intelligence si subtile serait-elle incapable de s'astreindre aux lois d'une "composition méthodique et serrée"? Il est plutôt probable que, s'étant trop et de trop bonne heure "accoutumée au rêve", elle ne veuille point souffrir ces barrières d'un "pouvoir se promener sur les choses d'un mouvement plus libre". Développer une intrigue, marquer les temps nécessaires d'une passion, l'auteur de *« Quel maigre le pourrait »* "mais toujours sans condition de s'arrêter au détour du chemin pour cueillir une fleur ou s'amuser d'une image comique". Quoi qu'il en soit, il s'est "arrangé" maintes fois pour écrire des ouvrages qui n'eussent pas besoin d'une composition sévère: *« Les destins de Jean Servien, Le livre de mon ami, Sylvestre Bonnard, etc. »* Dans ces confidences intimes — "mémorial fragmentaire de sa vie" — comme dans les écrits les plus objectifs d'apparence, dans ceux qui traitent de la société contemporaine comme dans ceux qui sont situés aux âges les plus divers de l'histoire, l'auteur, "Protée multiforme", se montre et se cache sous les apparences les plus variées: Pierre Nozière, Sylvestre Bonnard, Jean Servien, Paul Venne, le "bon maître", Jérôme Coignard, etc. "Don Juan des idées et des sentiments, il aspire à les posséder tous. Mais c'est lui qu'il cherche ou du moins qu'il trouve en eux". Il l'avoue lui-même: "A tout moment, des hôtes que je n'avais point priés et que je ne saurais congédier viennent s'asseoir à la table de ma pensée." Les souvenirs qu'il évoque avec le plus de tendresse sont ceux des "heures sacrées" où "l'âme

toute fraîche découvre le monde qui se revêt pour elle d'un éclat caressant", ceux de sa mère qui était une "sainte et digne femme", ceux de son père, homme de principes chrétiens et de foi monarchique, amateur de vieux bouquins et collectionneur infatigable, ceux des longs soirs passés sous la lampe à feuilleter une vieille Bible en estampes, "où le Paradis terrestre avait la fraîcheur abondante d'un paysage de Hollande, où l'on voyait une arche de Noé ressemblant aux joujoux de Nuremberg." Il prend plaisir à voir Samson enlever les portes de Gaza. Cette ville de Gaza, "avec ses tours, ses clochers, sa rivière et les bouquets de bois qui l'environnaient était charmante. Samson s'en allait une porte sous chaque bras. Il m'intéressait beaucoup. C'était mon ami." Mais ces souvenirs comme les images qu'ils font naître ont quelque chose "d'irréel et de fantomatique". L'auteur des "Dieux ont soif" ne sait pas infuser à ses personnages cette vie que l'on trouve abondante chez Daudet, Balzac, Goethe ou Corneille. "Nous admirons son intelligence, sa pénétration, sa souplesse, mais nous ne pouvons pas lui rendre cet hommage de ne plus l'admirer, de nous imaginer que nul ne s'est interposé entre nous et les personnages." M. Michaut fait très justement remarquer que M. France remplace l'imagination créatrice — qu'il n'a point — par l'imagination fantaisiste — dont il est doué à un degré rare — et par une force intermédiaire de l'imagination qui non seulement compare et juxtapose mais encore combine et compose. On le voit parcourir "avec un zèle industrieux" le temps et l'espace, toute la terre et toute l'histoire pour y découvrir des faits, des anecdotes, des caractères, des idées, des images qu'il "adopte, transpose et combine". M. France emploie le procédé qu'employait sa mère. Quand elle lui faisait des contes pour l'amuser, "comme elle se sentait incapable de rien imaginer", ne les faisait-elle pas "sur les images qu'il avait"? Ce procédé est celui de Chénier et de Chateaubriand lui-même, comme l'a écrit Joseph Bédier dans ses *« Etudes critiques »*. "Je ne sais pas d'écrivain", dit J. Lemaitre, en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures." Brunetière parlait de "ses grâces péniblement apprises" et Rod Faumont "pillant les âges" pour composer lentement.

L'auteur de la *« Rôtisserie de la reine Pédauque »* est un curieux impénitent. C'est à la curiosité qu'était conduite une intelligence qui veut "connaître le plus possible uniquement pour connaître, comprendre le plus possible uniquement pour comprendre." Elle cherche partout un aliment à cette curiosité, dans le présent comme dans le passé. "Je conserverai, je crois, toute ma vie cette ingénuité des badauds de la grande ville que tout amuse et qui gardent dans l'âge mûr la curiosité désintéressée des petits enfants." Il promène chez les savants et les littérateurs son oeil avide d'anecdotes expressives et de découvertes piquantes. S'il y trouve une expression ou une idée ingénieuse il l'épingale dans son catalogue. Mais le présent "à ce défaut qu'il se déroule sous nos yeux, que nous avons peine à y faire un choix et que le laid ou le banal y heurtent à tout instant le beau et le rare. Le passé, au contraire, ajoute à la réalité la poésie de l'éloignement, des

souvenirs, des oeuvres d'art dans lesquelles il a été conservé pour nous." France est un amoureux du passé. Il a "fréquenté les belles demeures de la muse antique" et les demeures gothiques de la muse du Moyen-Age. "De quelque façon austère ou voluptueuse qu'ils aient fait le rêve de la vie, les morts n'inspirent tous un sentiment d'affectueuse curiosité." Il s'intéresse à tous les âges depuis l'antiquité homérique jusqu'aux époques tumultueuses de la Révolution.

Parce qu'il est ainsi curieux — c'est la thèse de M. G. Michaut — ce prince des dilettantes est un érudit. Il a soupé en rêve avec les philosophes et les courtisanes de toutes les époques et de tous les temps; et dans les "silencieuses orgies" de la méditation et de la lecture, il vivait toutes les vies, il possédait tous les trésors. Les légendes chrétiennes du moyen-âge l'attirent. Il lit les hagiographies et les théologiens. Sous le pinceau de ce néo-grec naissent des tableaux exquis "dignes de Giotto et de Cimabue", telle la légende des Saintes Oliverier et Libérée, tel encore le conte du *« Jongleur de Notre-Dame »*. La vieille Bible et la Légende Dorée "forment le rayon lumineux dans le bazar du dilettante".

De l'érudit, France a le souci de l'exac-titude. On le voit réclamer les textes exacts pour établir un fait, un détail qui paraît insignifiant. Et, "parce qu'il est curieux de la sorte, M. France est tout ensemble "le bénédictin narquois" dans lequel il se reconnaît et le contemplateur attristé des choses humaines."

L'ironie apparaît sous des masques différents; elle ressort tantôt de l'opposition de deux idées dissemblables, tantôt de l'emploi d'expressions toutes vieillies, toutes racornies comme les infolios poudreux d'où elles ont été tirées, tantôt de l'emploi de formules chères aux marchands d'orvietan: *« Je m'en tins aux usages comme étant d'un usage facile et sûr... Je ne savais pas lire, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchoit et j'étais dévoré par l'amour de la gloire... »*

L'ironie se rencontre donc dans les idées aussi bien que dans le style. Ce style, suivant J. Lemaitre, est un composé plus précieuse que le métal de Corinthe. Il s'y trouve du Racine, du Voltaire, du Flaubert, du Renan et c'est toujours de l'Anatole France. De même qu'il a besoin des artistes et des penseurs qui l'on précédé pour trouver sa "matière", il en a besoin pour trouver sa "forme". Son art est une longue patience. On n'a pas manqué de le lui reprocher. C'est vrai qu'il n'a pas la fécondité copieuse d'un Dickens, d'une G. Sand ou d'un Balzac. Mais c'est là une qualité que ces écrivains partageaient avec d'innombrables "barbouilleurs de papier", et ce n'est pas elle qui les a faits grands. Flaubert n'avait pas la facilité copieuse d'A. Dumas. Je ne crois pas que personne ose jamais rapprocher une page de *« Monte-Cristo »* d'une page de *« Madame Bovary »*. Le "chroniqueur" de *« Monsieur Bergeret »* a le souci et le culte de la forme. "La Forme, écrit-il, est le vase d'or qui garde la Pensée, essence fugitive, à la Postérité." Nous avons encore de lui cette phrase expressive: "Une idée ne vaut que par la forme et donner une forme nouvelle à une vieille idée, c'est tout l'art et la seule création possible à l'humanité." Puisque son imagination est "modérée, délicate, plus gracieuse que puissante", les qualités qu'il apprécie sont "la mesure, la clarté, la justesse", toutes les qualités proprement classiques. Car M. A. France est un "attique", c'est-à-dire celui qui présente la familiarité, la grâce décente, la beauté facile, celui dont le vers — ou la prose — tout français a pour les vrais doctes un parfum antique. C'est la signification que lui-même attache à ce mot. Malheureusement son goût n'est pas toujours très sûr. "Quand il se travaille pour être délicat, il lui arrive de dépasser le but; quand il ne se surveille pas assez, il tombe parfois dans la vulgarité." Sensible aux séductions des vocables et des images, il l'a été également à celles que la religion peut exercer sur les âmes voluptueuses. Il aime "les cérémonies du culte qui émeuvent à la fois ses sens et son imagination." Il aime "les pieuses légendes qui donnent trop de prix à la pureté pour ne pas rendre la volupté infiniment précieuse."

Dans les *« Noces carinthiennes »* nous lisons cet aveu: "J'ai refait le rêve des âges de foi, je me suis donné l'illusion des vives croyances, je porte aux choses saintes un respect sincère. Qu'importe que le rêve mente s'il est beau!" Sylves-

tre Bonnard accepte la religion quand, nommé tuteur de la petite Jeanne, il se propose de "faire croître en elle les plus belles vertus chrétiennes."

M. France n'a donc pas toujours été l'antichrétien sectaire et le pamphlétaire haineux que l'on a connu depuis. C'est à la suite de la retentissante polémique avec Brunetière au sujet du *« Disciple »* que ce dilettante indulgent devint tout à coup un "journaliste d'occasion" qui se mit à cribler l'Evangile de traits emoussés de Lucien et à maculer d'une boue sacrilège jusqu'aux images de vieille Bible auxquelles il avait gardé jusqu'ici le culte d'un pieux souvenir. L'heure est maintenant venue où il doit sortir de son scepticisme gouaillier et afficher quelque croyance. Son orientation était facile à prévoir. "Le christianisme méprise le corps — le voluptueux hérite le corps." Comme il ne veut pas "d'une religion qui déplace les coiffures", il proclamera "déplorable le malentendu qui, voilà 18 siècles, brouilla l'humanité avec la nature." M. France perd cette grâce bienveillante

(Suite à la 4ème page)

"LES BAS PRIX SONT EN HAUT"



Messieurs les Etudiants.

Maintenant que vous êtes à la veille de changer votre habit, c'est chez nous que vous trouverez votre nouveau complet à un très bas prix.

Il faut absolument venir voir nos échantillons reçus dernièrement, car ce sont les dernières créations et dernières modèles.

En venant nous voir, vous épargnez 50 p.c. sur votre achat.

Nous donnons une valeur de \$25.00 et \$30.00 pour \$15.00, maintenant, nous vous sollicitons de venir nous rendre visite et vous convaincre.

Heller's Samples

Clothes Shop,

291, Ste-Catherine Est

Au-dessus de "Gales" I

Pres de ST-DENIS.

"LES BAS PRIX SONT EN HAUT"

## Anatole France

(Suite de la 3ème page)

et câline qui éclairait d'un reflet de bonté ses premières oeuvres. C'est maintenant un satirique âpre et violent qui déclare la guerre au christianisme, cet ennemi de la volupté, et à l'Eglise catholique, "cette antique exterminatrice de toute pensée, de toute science, de toute joie." Ni la religion, ni les lois, ni la patrie, ni l'armée ne trouvent grâce devant "le farouche démolisseur qui a tracé sa plume élégante contre la pioche de Jaurès."

En dépit des contradictions apparentes, M. A. France est aujourd'hui ce qu'il fut toujours; "il n'a fait que se développer dans sa ligne droite et donner tout ce qu'il promettait." Jean Servien, ce rêveur mélancolique et tendre chez qui la colère éclate par moments contre l'ordre social "en des soubresauts de révolte", a succombé sous la balle d'une pétroleuse de la Commune, sans avoir pu satisfaire ses rêves d'ambition et d'amour. Anatole France lui a survécu "et il nourrit à l'endroit de la société, qui fut peut-être injuste et cruelle pour ses premiers efforts, les ressentiments que l'autre emporta dans la tombe."

A travers tous ces ressentiments, l'auteur du *Jardin d'Épicure* — s'appliquant ainsi un mot de Voltaire — a fini par se créer un dieu à son image et à sa ressemblance. Ce dieu est une sensualité universelle. Ainsi peut s'expliquer l'inspiration générale de son oeuvre: "cette espèce de pessimisme jouisseur ou, si l'on veut, de sombre optimisme des *Nicias*, des *Bergères* et des *Brotteux*, des *Jelles*." Ces philosophes savourèrent tous les plaisirs, méprisant ceux qui demeurent asservis aux erreurs et aux préjugés vulgaires.

Comme tous les sensuels, ils sont tristes. L'espérance qui parfois les anime parfois les abandonne. Ils ont peur, ils ont horreur du néant. "Être et cesser d'être! l'effroi de cette idée me fait dresser les cheveux sur la tête!... Moi, j'aime la vie, la vie de cette terre, la vie telle qu'elle est, la chienne de vie..." Ce sentiment régnait invincible dans toute l'oeuvre d'Anatole France, même quand il affecte de rire.

Les démarches les plus opposées et les plus contradictoires de ce dilettante — qui a "joué de toutes les idées, tant qu'il a pu les concilier toutes avec les idées et les sentiments nés en lui de cette sensualité" — tendaient au même but.

Du commencement à la fin, comme l'écrivit un critique, avec des nuances, ici plus délicate, là plus cynique, ici plus apaisée, là plus combative, son oeuvre est vouée au Désir et à la Volupté. C'est pourquoi la plupart de ses livres n'ont pas été écrits

pour les petites filles  
Dont on coupe le pain en tartines.  
Ils ne l'ont pas été davantage pour leurs mamans.

## DIALOGUES

### LES PROJETS D'ÉTÉ

—Oh! moi, j'adore l'été! C'est vraiment la seule saison de l'année où les familles, que dispersent à Paris les obligations de la vie mondaine, goûtent les joies délicieuses de l'existence en commun. N'est-ce pas votre avis, chère madame?

—Tout à fait, chère madame! Sans ces deux mois, de répit, on oublierait presque que l'on a un mari, des parents, des frères, des soeurs, des enfants!... Et où comptez-vous passer votre été?

—J'irai d'abord à Vichy faire une saison, pendant que mes enfants iront chez leur grand-mère maternelle et que mon mari ira faire sa cure habituelle à Contrexéville. Puis, j'irai passer quelque temps à Deauville, chez les Martin-Chenu, pendant que mon mari fera sa visite annuelle à sa soeur, dans le Poitou, et que les enfants s'installeront à Dieppe, chez leur oncle Barbant. Enfin, j'irai un peu chez maman, à Castelmouille...

—Avec vos bébés?

—Non... Castelmouille est horriblement humide et ne leur vaut rien...

—Avec votre mari, alors?

—Non, plus, c'est le moment où mon mari se voue exclusivement à la chasse, qu'il adore!... Mais vous-même, chère madame, que comptez-vous faire, cet été?

—Je dois faire un grand voyage avec les Chênemaille sur leur yacht, le "Coulapic"... La Grèce et l'Asie Mineure, ma chère!... Pendant ce temps-là, mon fils Edmond ira en pension à Heidelberg pour apprendre l'allemand, et Philippe, son cadet, ira chez un pasteur, à Cambridge pour apprendre l'anglais...

—Allons, je vois que vous allez passer aussi un été des plus agréables!... Quelle joie, n'est-ce pas? de "semer" un peu les étrangers et les indifférents pour se retremper dans la saine existence familiale!...

—A qui le dites-vous!

—Bonjour, la plus jolie des Américaines! Comment allez-vous? Eh bien! on s'apprête à aller passer un bon mois de l'autre côté de l'Océan, auprès de son brave papa milliardaire?

—Ah! non! Nous resterons en France et nous irons inaugurer, dans la Touraine, le château authentique du style de votre Renaissance, qui appartenait à la famille de mon mari, et qui était dans les ruines, mais que nous venons de faire rebâtir tout à fait complètement à neuf.

—Ça doit être magnifique!

—Oh! oui. Il y a l'électricité et chacune des quatre tourelles abrite un ascenseur...

—Eh bien! Je vous souhaite le plus beau temps du monde...

—Ah! non! Il faut nous souhaiter la pluie... beaucoup... pour noircir un peu la pierre qui est trop blanche et fait mal aux yeux avec le soleil dessus...

—Alors, bonne pluie battante, chère madame!

—Enfin, voilà donc l'été! On va pouvoir respirer un peu le bon air! Ça n'est pas malheureux, après dix mois de bureau.

—Oui, il n'est que temps de se rincer un peu les poumons, comme on dit... Et quels sont vos projets?...

—Peuh! Toujours la même chose tous les ans. Ma petite famille s'installe à Bourbeuse-la-Coquette, dans le Calvados; moi, je reste à Paris, à cause des affaires. Mais, le samedi et le mercredi soir, je prends le train de sept heures quarante-trois, qui me met là-bas à minuit cinquante quatre, et je reprends le train le lendemain, à six heures vingt-six, qui me remet à la gare Saint-Lazare à dix heures vingt-neuf... C'est très commode... Et vous?

—Moi, ma famille habite Marnes-la-Gillette... Tous les soirs, je prends le train de sept heures vingt à la gare de Lyon, et j'arrive pour dîner à huit heures quarante-cinq, pour être au bureau à huit heures et quart...

—Comme ça délasse, n'est-ce pas?

—Il faut ça... Ça vous retrempe pour tout l'hiver!...

—Alors, mademoiselle Thérèse, vous jugez subseqüemment, d'après des pronostics concluants, que le moment déchirant et regrettable de la séparation approche?...

—Oui, monsieur Pitou... On va bientôt s'en aller à Villers-sur-Mer.

—Vous en avez vraiment la preuve irréfutable?

—Oui, on a décollé les tapis ce matin, et on m'a fait acheter de la naphthaline pour mettre dans les effets, par rapport aux mites...

—Qu'est-ce que je vas devenir pendant ce temps-là, moi, mademoiselle Thérèse?... Je vas me manger le sang!...

—Oh! vous dites ça, monsieur Pitou, mais vous ferez la connaissance d'une autre cuisinière et vous m'oublierez!... Il ne manque pas de cuisinières qui ne vont pas à la campagne, l'été!

—Les cuisinières qui ne vont pas, l'été, à la campagne ou à la mer, c'est qu'elles sont logiquement dans des boîtes... Et je ne mange pas de cette purée-là! Vous savez bien que si je vous courtise, mademoiselle Thérèse, c'est pour le bon motif... Et pourquoi que je vous courtise pour le bon motif? C'est parce que vous êtes dans une bonne maison où que l'on peut faire danser l'anse du panier et, subseqüemment, s'établir plus tard, nous deux, marchands de vin...

—Tout ça est la vérité, monsieur Pitou... Alors, en m'attendant, qu'est-ce que vous ferez, cet été?...

—Que voulez-vous! Je continuerai à vilipendiser militairement à Pépinièreplage du boulevard Mallesherbes, et, le dimanche, j'irai respirer un peu d'air pur sur les fortifications... Mais vous, mademoiselle notre bonheur dans l'avenir!

## "LAVAL BILLIARD PARLOR"

285, RUE SAINTE-CATHERINE EST, 285.

"EVERYTHING IS UP-TO-DATE"

12 tables de pool, 2 tables de billard anglais et une table de billard français, sont à la disposition des joueurs.

C'est là que les *ÉTUDIANTS* rivalisent.

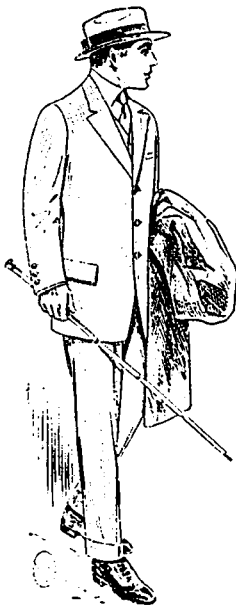
## "ROYAL STORES"

Dessus de coussins, oriflammes, bérêts et rubans aux couleurs universitaires.

Demandez notre fameux chapeau à \$1.50.

271, Ste-Catherine Est près St-Denis

Alex. O. Lussier, Gérant. N.B.—10 p.c. d'escompte aux étudiants.



## "Bal-Ma-caan"

Pardessus les plus nouveaux faits sur mesure.

## "Pardessus"

Nouveaux genres

de \$15.00 à \$25.00

## "Complets"

Serge bleue et en tweed

\$15.00 à \$25.00

## "Barsolino"

Chapeaux Italiens \$3.50

Gants

Cravates

Perrin \$1.00

50c.

## Mongeau & Kelly

233, Amherst, près Ste-Catherine

10 P.C. aux Étudiants.

## LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

## ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ÉCONOMIES A

## La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

FONDÉE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS : Hon. J. Ald. Ouimet, Prés.; Hon. Robert MacKay, Vice-Prés.; R. Bolton, Robert Archer, Hon. R. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Kingston, M.D., F. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les Épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SÛR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant

Tél. Bell Est : 1584.

Chas. G. de Lorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE : Tributs floraux et funéraires.

## EAU DE RIGA

TELEPHONE ST-LOUIS

9345

1514, RUE CLARKE, 1514

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval, Université Laval, 185, rue Saint-Denis, Alphonse de la Rochelle, administrateur.

Thérèse, vous penserez à moi?

—Oui, monsieur Pitou... Et, comme tout est plus cher à la mer, je travaillerai pour pour notre bonheur dans l'avenir.

—C'est ça, mademoiselle Thérèse, et, surtout, n'allez pas me trouver un remplaçant dans la garnison de Villers!

Miguel ZAMACOIS.



# VARIÉTÉS

## PATHOLOGIE PARADOXALE : L'EXAMINITE

On donne le nom d'examinite à une affection essentiellement aiguë qui frappe les candidats aux examens et aux concours. Elle existe à l'état endémique dans les collèges des Facultés et des Ecoles aussi bien que dans les vestibules des hôpitaux.

On aurait tort de croire que les candidats ignorants sont plus particulièrement atteints; au contraire, la plupart de ceux-ci l'ont montré du plus grand sang-froid cependant que d'autres, parfaitement entraînés et dûment préparés, sont absolument bouleversés. Aussi bien ne peut-on pas donner de règle générale. Depuis ceux qui peuvent compter sur leur passé glorieux pour obtenir la mention "très bien" et les félicitations du jury, jusqu'aux mauvais élèves qui se présentent avec l'espoir qu'on leur demandera les trois seules questions qu'ils ont apprises, en passant par la longue théorie des bons et des médiocres, des timides et des effrontés, des pusillanimes et des téméraires, tous les candidats ont éprouvé au moins une fois ces appréhensions, ces frissons, ces alarmes, ces affres, éléments constitutifs de cette affection qui tient le milieu entre le trac et la peur et qu'on appelle: "Examinite".

En dehors de l'idiosyncrasie qui joue un rôle important dans l'étiologie de la maladie qui nous occupe, je dois citer, parmi les causes prédisposantes, la timidité, ou du moins ce que l'on appelle la timidité, car la timidité, prise au sens strict du mot, n'existe pas. Elle est presque toujours une forme de la paresse. On est timide parce qu'on recule devant l'effort à faire, pour sortir de la rêverie, "ce dimanche de la pensée", ou de la banalité dans laquelle on se plaît, ou de la trivialité dans laquelle on se vautre. Les timides sont des gens qui aiment le négligé. Leurs pensées sont en deshabillé et ils n'ont pas assez de volonté pour les vêtir correctement, comme il convient qu'elles soient pour les présenter en public.

D'autres timides se laissent impressionner par la notoriété de celui qui les interroge, par sa mauvaise humeur passagère ou chronique, par sa physionomie revêchée, par sa façon brutale ou insidieuse de poser les questions.

J'ai connu un garçon d'une grande intelligence, qui perdait tous les moyens dont l'avait comblé la nature, quand le temps était à l'orage. Ces jours-là, il était distrait jusqu'à ne pas entendre les questions et sa mémoire, lâchement, lui faisait des infidélités.

Il en est qui ne ressentent les symptômes de l'examinite que par contagion: ils s'affolent seulement si leurs co-candidats s'affolent et conservent au contraire un flegme imperturbable lorsque ceux-ci sont calmes et souriants.

D'autres considèrent les conséquences désastreuses d'un ajournement: ils envisagent avec effroi la série de récriminations et de semonces dont va les accabler la famille éplorée. Ils ont peur du sourire railleur des voisins et des allusions perfides des amis, ces bons amis qui insistent avec une dure malveillance et retournent hardiment le couteau dans la plaie, sous prétexte de consolation et en manière d'encouragement. Et ces mêmes livres qu'il faudra rouvrir et ces mêmes maîtres qu'il faudra encore saluer et dont on sera obligé de suivre derechef les leçons et les actes... L'espoir d'un infime remboursement d'une partie des frais d'examen ne suffit pas à jeter un voile sur ces perspectives effrayantes.

L'étiologie de l'examinite étant ainsi établie, occupons-nous de la symptomatologie.

Ces malades présentent en général de la pâleur de la face, de la brusquerie dans les gestes, du bêgalement dans la voix. Ils tendent une main moite ou franchement humide. Ils ont une sympathie soudaine pour tous ceux qui passent; ils ont la confiance et le tutoiement faciles et encombreraient d'attribution le concierge dédaigneux et l'appariteur-pontife, dont ils écoutent les conseils et enregistrent les pronostics. La plupart ont la diarrhée, certains des vomissements, tous ont les entrailles parcourues par de glougloutants borborygmes. Les uns voudraient changer de métier, être transportés dans d'autres pays,

vivre à d'autres âges, être anéantis par un cataclysme. Ils envient le sort des ramasseurs de mégots qui sommeillent, après boire, sur le bord des trottoirs. Ils trouvent qu'il est bien plus heureux qu'eux, cet employé de la salubrité publique qui balaye des ordures et axale des poussières et des microbes en cherchant l'amour, l'air pur et la beauté. Il n'a pas d'examen, celui-là!

D'autres ont une soif intense, leur respiration est haletante et leur cœur bat très fort. Ils se promènent, le front soucieux et la tête basse, deviennent farouches et n'hésitent pas à souhaiter la mort des professeurs dont l'excessive sévérité ou les injustices flagrantes sont légendaires.

Ceux-ci ont les poches bourrées de bouts de papier, feuilletant des carnets ou des livres, interrogent les voisins et s'écrient en levant les bras au ciel: "Je ne sais rien!"

Parfois la crise cesse dès que l'examen commence; parfois, elle se prolonge, pendant l'examen, se compliquant d'amnésie ou d'un accident plus grave qui se produit chez les surmenés et aussi chez ceux qui ont négligé de prendre quelque nourriture: je veux parler de la syncope, complication rare, parfois simulée. Il peut arriver enfin que l'attaque se déclare ou continue après l'examen, dans l'attente du résultat, et, aggravée par l'ajournement, conduise au désespoir et au suicide.

Que dire encore de ce syndrome? que l'émotion qu'il crée est tantôt paralysante, tantôt dynamogène, qu'une première atteinte ne confère pas l'immunité, que l'on n'a pas encore découvert l'agent spécifique... mais ces questions ne sont pas suffisamment intéressantes pour que nous nous y arrêtions.

Une question se pose, qui, au point de vue pratique, a beaucoup plus d'intérêt. Comment traiter l'examinite? On ne connaît pour l'instant que des procédés prophylactiques.

Ils sont tirés des éléments étiologiques, et encore que leur efficacité ne soit pas démontrée, il est bon de les énumérer.

On a conseillé d'aller, avant chaque examen, demander un sujet de thèse à chaque membre du jury; d'aller, en qualité d'aide bénévole et dévoué, encombrer les laboratoires; de se mettre au premier banc au cours, au premier rang à l'hôpital. Les recommandations seraient également une excellente chose... Mais on n'en finirait pas d'énumérer des remèdes de ce genre: tous agissent par suggestion. L'alcool et le café agissent sur le physique et ont pu donner, dans quelques circonstances, de l'audace ou de l'euphorie, mais ce sont des moyens dangereux et dont il faut se méfier.

Dr Paul GUIDONI.

## HIGH-LIFE

Ce soir-là, Isaïe était en verve. Les mots d'esprit sur ses lèvres succédaient aux mots d'esprit. Son discours alerte, vif, était un véritable "feu roulant" de sophismes amusants, de paradoxes imprévus, de calembours...

Mais soudain, d'un ton sérieux, il vaticina en ce sens: — "Demain, dit-il, les conditions de vie pour nous, les élégants, les snobs, les gommeux, seront tout autres de ce qu'elles sont aujourd'hui."

A ce début pompeux, à ces paroles prophétiques, les assistants devinèrent que quelque chose de grave allait se passer. Lamarre jeta loin de lui le cigare qu'il venait d'allumer; Marin remit dans son étui de vieux argent son lorgnon; et Goudreau approcha sa chaise près, plus près de celui qui parlait. On ne voulait pas avoir de distractions: on voulait tout entendre.

"Oui, continua Isaïe après avoir pris une gorgée d'eau sucrée, on nous imposera dans notre monde des corvées nouvelles, des obligations que ne connaissent point nos pères. Les danses à la mode seront plus difficiles, les règles de la fashion seront plus sévères et l'appréhension qu'avant longtemps il ne me sera plus permis d'aller en soirée avec mon élégant habit brun foncé, que j'étais, il y a trois ans, au bal de cette charmante Elmira qui est morte, l'an dernier."

Isaïe, d'un revers de manche, essuya une larme qui tremblait à sa paupière; Lamarre cracha; Marin devint rêveur et Goudreau feuilleta d'un doigt nerveux un carnet où maintes photographies minuscules étaient rassemblées...

"Vous avez tous connu Elmira; nous l'avons tous connue, ajouta Isaïe. Qui de

## Rod. Carrière Opticiens et Optométristes à l'Hotel-Dieu, de 9 30 à 11 heures, excepté le mercredi le samedi.

Choix de Lunettes, Lorgnons, Baromètres, Thermomètres, Etc., Etc., Etc.



## Henri Senécal Salon d'Optique Franco-Britannique

207 Est, rue Ste-Catherine, MONTREAL

JOS. MILLETTE.

TEL. EST 7295.

P. E. MONGEAU

## "THE NEW YORK CLEANING SERVICE"

REPARAGE, NETTOYAGE, PRESSAGE ET TEINTURE DE TOUTS GENRES POUR DAMES ET MESSIEURS. — SATISFACTION GARANTIE

Les ordres reçus par téléphone recevront une prompt attention

220, RUE BERRI, 230

MONTREAL

## LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

Papier, livres, journaux, jouets, impression et reliure, etc., etc. Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1914.

Téléph. Bell Est 2660.

288 Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis.

TEL. BELL EST : 697.

## BRUNEAU & MARTINEAU

COSTUMIERS, DECORATEURS,

124 SAINT-DENIS.

A partir du 5 avril la nouvelle adresse sera 265 AVE HOTEL DE VILLE, coin Ste-Catherine

### RENTIER DANS VINGT ANS !

Il suffit de verser 25 sous par mois pour s'assurer une rente viagère. L'occasion en est offerte aux hommes, femmes et enfants de tout âge. Pas d'examen médical

### LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

(Assujettie à la surveillance de l'Etat)

Monument National, 40,000 sociétaires. — 600 sections et bureaux de perception. 296, boulevard Saint-Laurent. Capital accumulé : \$1,000,000.00

Ce capital est placé en valeurs de 1er ordre, de 5 à 8 pour cent. La Caisse Nationale, la plus ancienne et la plus puissante société de prévoyance du pays, a pour objet d'habituer le peuple à l'économie. Qui ne peut épargner un sou par jour? Cela suffit à vous assurer, au bout de vingt ans, une pension viagère substantielle. Ne tardez pas à vous faire inscrire. ARTHUR GAGNON, administrateur.

## THEATRE NATIONAL-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 1736.

SEMAINE DU 4 MA 1914.

## LE TORRENT

par Maurice Donnay de l'Académie Française

## THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 5219.

SEMAINE DU 4 MA 1914.

## LE MYSTERIEUX JIMMY

## Habits de "Gala"

A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

## Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TEL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. J'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE

Téls : Est 799-4928

LA

## PÂTISSERIE FRANÇAISE

176, —RUE SAINT-DENIS, —176

Tous les jours de 4.30 à 6.30 hrs, concert dans notre salon de thé.

## HABITS BLANCS

POUR MEDECINS, DENTISTES, ETC.

faits d'avance ou faits sur mesure  
Tous les genres et toutes les grandeurs.

## THE MONTREAL TRADE SUPPLY CO.

30—SQUARE CHABOLLEZ—30

Téléphone Bell Main : 1683-7816

Tél. Est : 1798.

Ouvert le soir

## F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est.  
1104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

## JEAN GERACIMO

320, RUE SAINTE-CATHERINE, 320

près de la rue Saint-Denis.

Le restaurant populaire où les Etudiants de Laval reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise !

TEL. BELL EST : 4683

nous, n'a pas, en différentes circonstances, goûté avec elle la poésie des clairs de lune?"

Après avoir rendu cet hommage discret à la chère disparue, notre ami entra dans le vif de son sujet. "Pour vous donner un exemple de ce que j'avance, dit-il, imaginez que j'ai reçu dernièrement une invitation à un bal, rédigée selon la banale formule ordinaire: seulement, au bas de la carte, on a mis ces sept lettres énigmatiques: R. S. V. P. C. C. D. — Je n'ai

jamais compris ce que voulaient dire les quatre premières lettres, mais c'est avec surprise que j'ai deviné la signification des trois dernières — C. C. D.: Chaussez-vous chez Dussault..."

Un moment de stupeur succéda à ces paroles; et tous se regardèrent les pieds d'abord, puis se précipitèrent vers la porte de sortie. Ce soir-là, il y eut un grand tumulte chez Dussault. Tous nos amis voulaient avoir des chaussures à la mode.

# LES MONDES UNIVERSITAIRES

## REVUE FANTASTIQUE ET FANTASISTE

Je voudrais avoir la philosophie gaie et légère de l'un de mes amis qui me disait hier que le secret de la quiétude, du bonheur, pour nous étudiants de mœurs aisées, d'esprit quelque peu sceptique, d'observation amusée devant cette chose folle qu'est la vie, et qui travaillons modérément, c'est de savoir tout quitter et tout oublier... Je vous dirais discrètement "bonsoir", cher lecteur, et j'irais me coucher ou rêver à ma mie. C'est un *original* diriez-vous en songeant à moi, c'est peu galant, dirait celle-là, qui me lit depuis trois mois...

Mais je sais trop les obligations que me dicte la gratitude, je me suis trop plu dans la compagnie de tous nos aimables collaborateurs aux "Mondes universitaires", pour quitter *mon coin* d'une façon aussi froide et sans regrets...

Cependant je serai bref, car j'ai toujours devant les yeux cette devise que j'ai adoptée en acceptant de faire ces chroniques hebdomadaires: "Apprends en te lisant le mal qu'endurent les autres."

C'est donc à regret que je cesse de venir ainsi causer avec vous tous, car, en vous écrivant chaque semaine j'ai oublié bien des soucis, j'ai chassé de mon esprit bien des souvenirs désagréables, tout en me félicitant de votre indulgence — chose rare dans le monde des examinateurs — et en me faisant l'illusion d'avoir gagné votre amitié — chose rare partout.

Je veux aussi, à titre d'ancien dans le journalisme universitaire, vous remercier du bienveillant intérêt que vous avez porté à "L'Etudiant", et vous dire que si notre oeuvre a vécu d'une manière aussi large, aussi progressive depuis trois ans, c'est surtout à vous, à chacun de vous que nous le devons.

L'année qui se termine pour nous ce soir a été mouvementée, remplie d'incidents de toutes sortes. Mais nous avons tenu bon. Nous n'avons pas failli à la tâche que nous avions entreprise, nous avons lutté vaillamment parce que, comme le disait l'autre semaine d'une façon si pathétique et si poignante, Marc: "Notre mouvement est né d'une pensée sincère et désireuse de faire le bien"..... C'est donc sur un fil de lauriers que nous nous couchons..... la patrie..... nos aïeux.....

...Séchez vos larmes, mademoiselle, et vous, monsieur, ne laissez pas s'éteindre votre cigare, consolez-vous: nous reviendrons, nous reviendrons au mois de novembre l'an prochain, "si Dieu nous prête vie".

Au revoir,

FANTASIO.

× × ×

## LE MONDE FEMININ

### "LA JEUNESSE"

Mon ami,

J'avais rêvé qu'entre tous vous me diriez ce que vous attendez de votre compagnie future. Deux fois le journal a paru et deux fois j'ai souffert de ne pas vous lire.

"Que pensez-vous de nos compagnes futures?"

Plusieurs se sont abstenus... quelques-uns se sont penchés distraitemment à la fenêtre pour regarder passer une robe d'une teinte un peu trop vive. Qui a cherché à nous comprendre??? Pourtant, la jeunesse, c'est un peu nous aussi.

Ce serait très osé d'affirmer qu'en plein XXI<sup>ème</sup> siècle il y a des incompréhensions, des âmes d'éfite, quoi! qui peuvent souffrir de voir des hommes mentir devant les riens de la vie pour peut-être plus tard être des lâches devant les grands devoirs... Ce serait très amusant pour quelques-uns qui n'admettent que deux classes de femmes: la femme intelligente dont ils ont peur parce qu'elle est assez fine mouche pour aller au delà d'une raison et la femme soupe-au-lait qu'ils acceptent, elle et ses chiffons, à titre de quantité négligeable.

Pourquoi ne pas vouloir nous connaître? Demain, vous aurez à choisir! Si le nid n'est pas coquel, s'il y a des heurts et peut-être une fêlure, vous ne retrouverez pas le bonheur et vous ne libèrerez pas votre conscience en soupirant que les femmes ont ce que Delille appelle des "coeurs insolubles".

Vous nous reprochez de ne pas avoir une personnalité qui s'impose. Vous devriez entonner l'hosanna et mettre en branle les cloches de Notre-Dame puisque, vous n'êtes pas sans vous en douter, les hommes sont de grands égoïstes. Et ne serez-vous pas ravi tantôt d'avoir à modeler à votre image un petit coeur bien neuf, d'avoir à lui donner l'empreinte de votre grand coeur d'Ami. En vous aimant en nous, vous nous aimerez bien mieux...

Alors cherchez parmi la foule, découvrez nos élans! On ne sait pas l'âme des jeunes filles, à amasser des sourires, à cueillir des ocellades: on la devine à gagner la confiance, à aller droit son chemin, à être de vrais amis...

Est-ce bien votre Janrhève qui se mêle de vous parler ainsi? Mais Dieu merci! nous avons toujours joliment pris l'Entente Cordiale, nous.

Dare-dare, comme on dit dans les contes, je vous quitte avec ce fol espoir d'être un peu mêlée à vos pensées et de comprendre beaucoup vos rêves.

"JANRHEVE".

Ce 24 avril 1914.

× × ×

## POEME EN PROSE.

### BEAU SOIR.

C'était — il m'en souvient — par une nuit d'été, une de ces nuits pures et consellées, harmonieuses et calmes que chantent les poètes, dont rêvent les amants.

Nous nous étions ensemble assis sur le vieux banc de pierre parmi les chèvre-feuilles et les lilas en fleurs. Les roses, à nos pieds, frissonnaient éperdues.

Les mille bruits de la ville allaient se mourant lentement faisant place à une rumeur sourde et lointaine, véritable respiration de la ville endormie.

Divinement beau était le ciel, brillantes comme des perles de diamant les étoiles.

Une brise douce, caressante et murmurante comme une chaude haleine d'amour passait à travers les branches des arbres, effleurant nos fronts de son souffle brûlant.

Tout au fond du jardin un rossignol chantait son chant tendre, mélancolique et doux.

C'était, enfin, une de ces nuits harmonieusement belles où tout dans la nature en fête nous invite à aimer la vie et à chanter l'amour.

Dans une suave extase, silencieux tous deux, nous regardions le Ciel. Tout à coup, nos regards se rencontrèrent, se touchèrent: ce fut doux comme le frôlement de deux satins.

Nous nous laissions tous deux, grisés par le silence imposant de la nuit, par la beauté et l'harmonie de la nature répandant sur les choses d'ici-bas une molle et exquise langueur.

Je sentis, bientôt, une fine main caresser mon front. Je renversai la tête: elle tomba lourde de parfums sur l'épaule de l'Être chéri, et, heureuse, oh! combien, je versai mon âme tout entière dans ses grands yeux d'ami.

Nous nous laissions toujours, et, pourtant, nous causions...

MIGNONNIE.

Ce 23 avril, 1914.

× × ×

## LE MONDE SÉRIEUX

### PAMOISONS ET GLAÇONS

Décor apocalyptique:

Ciel bleu fané.

Soleil fade et grimaçant.

Gazon jaune sale.

Grandes fleurs écreintées.

Arbres bêtes.

Mare — grenouillère.

Nature ridicule.

ELLE, peroxydement blonde.

LUI, gâteux.

ELLE (d'une voix de tinter). — Bonsoir...

(Elle le quitte).

LUI (en soliloque exalté). — Mon âme est délicieusement troublée pendant que vous vous éloignez peu à peu.

Votre jeune visage m'a souri.

Vos grands yeux m'ont promis.

(Son nez tremble). Vous partez mais votre sourire me reste.

Votre parfum m'enivre encore.

J'admire votre silhouette qui s'efface. Vos légers frissons vous auréolent d'un halo diaphane et flou.

(D'émotion, il pleure dans son chapeau).

Les yeux mi-clos, je rêve extasié.

Cette nature me transforme: je me sens devenir autre.

Je rêve de cimes bleues, à nous permises, inaccessibles aux profanes.

Je rêve de grandes harmonies que l'on perçoit vagues, imprécises et d'autant plus belles.

Je rêve d'un décor de féerie.

Je rêve de célestes douceurs.

Je rêve de régions irréelles.

Il continuerait de divaguer.

Mais le gazouillement d'un borborygme l'éveille.

Une torsion de boyaux l'invite à dîner.

Désormais bien à lui et stoïque, il conclut:

L'homme est composé d'un corps et d'une âme.... surtout d'un corps.

A pâmoison convient un glaçon.

RIKAN.

× × ×

## L'HOMME

### LIBERTE

Je voulais flâner dans nos grands squares, aller devant moi, humer l'air troublant d'un soir d'été qui se pâme.

Je voulais m'arrêter, regarder goulument les beautés fugitives qui erraient çà et là.

Je voulais toucher de mes lèvres une nuque blanche qui passait...

Tableau: Cri. Constable. Magistrat de police...

Les hommes ne sont pas libres.

## FRATERNITE

Une limousine ronfle devant moi. Ses coussins dodus invitent mes courbatures. Mes bottines croûtées sont malades du désir de fouler la carapette de velours. Mon être s'alanguit à l'idée de s'affaler sur ce divan qui roule.

Je m'installe avec ivresse.

Le propriétaire survient...

Tableau: Giffle. Culbute. Flaque d'eau et moi dedans.

Les hommes ne sont pas frères.

× × ×

## EGALITE

Un millionnaire est ivre comme un pochard.

Un pochard est saoul comme un millionnaire.

Le premier s'est abreuvé de fine champagne.

Le second s'est noyé dans du whisky. Tableau: Tous deux ont la gueule de bois et l'estomac dans icelle.

Les hommes sont égaux.

RIKAN.

## COURRIER

Cigale. — Nous avons reçu votre manuscrit trop tard pour le publier dans notre dernier numéro. Nous le regrettons. Vous comprendrez facilement qu'il serait injuste de le publier dans cette livraison-ci, — qui est notre dernière pour cette année, — puisque CELUI que vous attaquez de façon si habile serait dans l'impossibilité de vous répondre. — Mille remerciements.

Arcole. — Certes, votre envoi est très intéressant, mais nous n'avons pas cru devoir le publier, parce qu'il ne touchait pas d'assez près les choses universitaires. A l'an prochain?

J. H.



LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE TABAC  
PEUT ÊTRE FUMÉ.

Lancet.